

Combats de coqs avec vautours

André Roy

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2004). Combats de coqs avec vautours. *24 images*, (119), 6–7.

Combats de coqs avec vautours

par André Roy

Au moment où paraîtra ce numéro de *24 images*, les dés auront été certainement jetés pour le Festival des films du monde, du moins officieusement, car l'appel d'offres, comme il est dit dans le langage administratif de ces chères institutions gouvernementales, sera clos et les candidatures auront déjà été scrutées, du moins partiellement, par la Sodec et Téléfilm, qui souhaitent ni plus ni moins un autre festival de films à Montréal en lieu et place du FFM, un festival de grande envergure pour le Québec, comme il y en a un pour l'Ontario, les Maritimes et la Colombie-Britannique. Sans vouloir être prophète de malheur, la perspective est évidente une fois qu'on a lu le rapport de la firme Secor Conseil, *Analyse des grands festivals de films au Canada*, rendu public en août dernier : le Festival des films du monde, tel qu'on l'a connu depuis 28 ans, n'existera plus l'an prochain. On ne veut plus de Serge Losique. La bataille de coqs que se livrent depuis plusieurs années le PDG du FFM et les directions de la Sodec et de Téléfilm Canada sera terminée – sur fond de rivalités. Car en moins de temps qu'il n'en faut pour lire ledit rapport, les vautours sont apparus pour prendre le (gros) morceau. Mais que s'est-il donc passé pour qu'on en arrive là ?

Dans un premier temps, jetons un coup d'œil au rapport commandé.

On entre dès les premières pages en plein jargon économique-libéral, ce vocabulaire qui bat son plein depuis une dizaine d'années, y compris dans le milieu de la culture. On n'y parle que de facteurs de succès (mesurés selon les groupes d'intérêt), d'intervenants que sont la clientèle grand public (c'est comme ça qu'on nomme les spectateurs) et professionnelle (acheteurs – c'est le terme qu'on emploie –, producteurs et distributeurs), et de partenaires (entendez : commanditaires et organismes publics et parapublics). Le facteur de succès ultime est la qualité de la gouvernance, y lit-on, soit la vision, la direction stratégique et les objectifs clairs d'un festival. Secor Conseil a donc analysé, dans un premier temps, la perfor-

mance de quatre grands festivals canadiens en regard des attentes des trois grandes catégories d'intervenants nommés plus haut. Ces festivals sont le Festival international du film de Toronto, le Festival du film du monde (sic), le Festival international du film de Vancouver et l'Atlantic Film Festival (cités ainsi à la page 8). Comme on le constate, la firme n'est même pas capable d'écrire correctement le nom du festival dirigé par Losique, le seul directeur qui a refusé, par ailleurs, de

collaborer à l'étude. Et naturellement, côté performance, le FFM reçoit la plus mauvaise note, et ce, dès la page 14 du rapport, qui en contient 72. On comprend dès lors que son sort était déjà réglé. On aura beau parler, dans un deuxième temps, de l'objectif de l'étude (fournir un cadre d'analyse pour évaluer les festivals cinématographiques), d'approche méthodologique (qui se trouve faussée en partie par le refus de collaborer de Serge Losique), d'outils de planification, de processus décisionnel, de programmation, de fréquentation (du public et des professionnels), de marketing (on y parle même de produits dérivés!), de la situation financière et des marchés du film, tout le reste ne sera que de la resucée à propos du FFM : depuis des années, les journalistes et les professionnels ont signalé ses failles (qui n'ont jamais été, par ailleurs, colmatées) et les organismes publics, qui le subventionnent, connaissent ses déficiences. Mais le pis, et qui ressemble à un procès en bonne et due forme, ou du moins à une hypocrisie, est que la firme a gardé sa méthodologie, l'appliquant différemment au Festival des films du monde, alors qu'elle aurait dû la changer pour qu'elle soit uniforme. Trop tard, même si en conclusion on signale qu'une mise en place d'une grille d'analyse standard permettrait une meilleure comparabilité des données entre festivals. Il aurait fallu, il me semble, l'adopter avant plutôt que d'en regretter l'absence après.

Le Festival des films du monde sort perdant sur toute la ligne, même si cela n'est pas dit crûment dans le rapport. Par la faute de Losique, naturellement, qui depuis des années refuse d'ouvrir ses livres, fait le fanfaron malgré une baisse d'assistance, un marché du film agonisant et une programmation qui ressemble plus à un fourre-tout qu'à une réelle sélection. Il a même reconnu n'avoir jamais lu le premier rapport de la même firme déposé en 1993. À ce compte, et dans le milieu on le répète depuis au moins deux lustres, non seulement le PDG doit être remplacé, mais son événement aussi pour permettre à Montréal de se positionner sur la carte des grands festivals de films. Et ce que souhaite la Sodec

On entre dès les premières pages [du rapport Secor] en plein jargon économique-libéral, ce vocabulaire qui bat son plein depuis une dizaine d'années, y compris dans le milieu de la culture. On n'y parle que de facteurs de succès (mesurés selon les groupes d'intérêt), d'intervenants que sont la clientèle grand public (c'est comme ça qu'on nomme les spectateurs) et professionnelle (acheteurs – c'est le terme qu'on emploie –, producteurs et distributeurs), et de partenaires (entendez : commanditaires et organismes publics et parapublics).



et Téléfilm Canada, en un mot comme en dix : un festival performant.

La performance est le maître mot qui ouvre le rapport, et c'est celui que ne cessent de prononcer tous nos dirigeants politiques dans leur consensus inévitable avec les marchands de soupe de toutes catégories, appelés généralement le privé. La culture est un commerce, les festivals des entreprises et les films des produits. L'expression « industrie culturelle », ça ne vous dit rien ? Et, évidemment, la valeur ajoutée n'est pas la qualité des œuvres, mais le rayonnement des institutions. Et un festival culturel est une entreprise qui doit dorénavant être jugée à son rendement en chiffres : assistance plus nombreuse, partenaires plus nombreux, touristes qui accourent, retombées financières élevées. Un festival doit répondre à des besoins économiques, pas à des exigences culturelles. On doit penser profit et rendement. Il ne faut donc pas se surprendre qu'un groupe comme l'équipe Spectra (organisatrice du Festival international de jazz de Montréal, des Francofolies de Montréal, du festival Montréal en lumière et propriétaire du Spectrum, de l'Olympia, de l'Outremont et du Metropolis), conglomérat qui veut « hollywoodiser » le tronçon de la rue Sainte-Catherine situé entre la Place des arts et le square Philip – exactement comme la 42^e Rue à New York –, soit déjà sur les rangs pour créer, selon les souhaits de la Sodec et de Téléfilm, une autre organisation pour remplacer le FFM. Qu'en plus Daniel Langlois, président de la Fondation Daniel Langlois, qui a construit l'Ex-Centris, et président du conseil d'administration du Festival du nouveau cinéma de Montréal, dise vouloir s'allier avec ce groupe, on imagine à quel grenouillage a donné lieu la commande du rapport Secor. Les dés en sont jetés, ai-je écrit au début de cet article. Tout ce qui grouille dans le milieu vous le dira : la nomination de Sheila de la Varenne, ex-directrice de la promotion et du développement international à Téléfilm Canada, à la tête du Festival du nouveau cinéma n'y est pas étrangère. Et même ce cher Claude Chamberlan, responsable de la programmation du FNMC, qui, inélegant, dans une entrevue à la radio de Radio-Canada, se dit prêt pour ce festival envisagé... Ceux qui n'ont pas compris, on leur tire les oreilles !

Mais comment est-on arrivé là, à ce climat délétère qui règne depuis des années autour

du FFM ? Si la réponse se trouve indirectement dans le rapport Secor, elle est depuis longtemps sur toutes les lèvres des gens du milieu et dans les papiers des journalistes : par la suffisance, l'obstination et le mépris de Serge Losique, qui a pensé qu'il était le seul coq dans la basse-cour des festivals. Il n'a fait qu'à sa tête, sûr d'avoir constamment raison, se mettant à dos à peu près tout le monde du cinéma, y compris la Fédération internationale des associations des produc-

Mais comment est-on arrivé là, à ce climat délétère qui règne depuis des années autour du FFM ? [...] par la suffisance, l'obstination et le mépris de Serge Losique, qui a pensé qu'il était le seul coq dans la basse-cour des festivals. Il n'a fait qu'à sa tête, sûr d'avoir constamment raison, se mettant à dos à peu près tout le monde du cinéma [...]

teurs de films (FIAPF), qui lui a enlevé sa « cote A » l'an dernier. Il n'a pas su déléguer. Il est à la tête du FFM depuis 28 ans ; jamais, dans aucun festival mondialement connu, un directeur n'est resté aussi longtemps en poste. Ne nous surprenons pas que la sclérose se soit répandue. Et avec elle un appauvrissement, quasiment une indigence, dans la sélection (peu de grandes œuvres, beaucoup de films mineurs, pour ne pas dire médiocres), dans le nombre d'invités (même des réalisateurs en compétition ne viennent pas à Montréal présenter leur film), au marché du film (dont les allées sont plus fréquentées par les journalistes que par les fameux « acheteurs »), dans les hommages (si discrets qu'ils passent inaperçus, comme celui rendu, cette année, à Krsto Papić) et même parmi les membres des jurys (nommer Claude Zidi président du jury de la compétition, il faut le faire). Ce rendez-vous annuel n'est plus envisagé, même par les cinéphiles, comme une fête du cinéma. S'y rendre n'est pas encore un pensum, mais presque. Et pourtant...



Avec certaines sélections, le FFM aurait pu faire sa marque, être respecté et même admiré. On pense à la section « Amérique latine », si pertinente, nonobstant la situation catastrophique de la production cinématographique sud-américaine ; on pense également à la section « Afrique » pour cette année, ainsi qu'à l'intégration depuis ses débuts du Festival du film étudiant. La volonté de privilégier des premières œuvres était aussi un atout dans la main de Losique, et ce, depuis plusieurs années. Certes, le festival ne pouvait attirer en compétition d'œuvres incontournables, coïncé qu'il est entre Cannes, Locarno, Venise et, maintenant, Toronto, festivals presque continuellement en guerre pour accaparer primeurs et grands noms. Mais il y manquait une vision claire, irréductible, ce qu'auraient pu lui donner des programmeurs officiellement attirés comme cela se fait dans la plupart des festivals de son ampleur, mais le PDG a voulu s'affirmer seul roi et maître de sa manifestation. Disons-le franchement : malgré une programmation sans boussole précise, le FFM avait sa personnalité ; mais le comportement arrogant de son directeur l'a réduite au fil des années à la portion congrue.

Et maintenant que les organismes publics prévoient un festival « performant », avec comme modèle celui de Toronto, on peut se montrer inquiet pour un festival à vocation précise et singulière qui placerait Montréal sur l'échiquier mondial des festivals de films, soit une manifestation populaire mais qui serait aussi remarquée pour sa programmation cohérente et forte, et non pour son clinquant et ses mondanités. Toronto, c'est Toronto (son festival est grand et magnifique, mais 94 % des films projetés dans les salles de la ville durant l'année sont américains), et Montréal, c'est Montréal, avec une diversité cinématographique en salles unique en Amérique du Nord, et qui pourrait s'enrichir encore plus avec un événement au service du meilleur de la création cinématographique. Un événement plus large que le Festival du nouveau cinéma de Montréal, qui, quand même, n'est jamais cité dans le rapport Secor¹ ?

Le *requiem* est déjà chanté pour le FFM. Mais à qui offrirons-nous le *Te Deum* ?

¹ En fait, comme on le constate, ce rapport est complètement bidon.